

BRUXELLES PATRIMOINES

Numéro spécial
Journées du Patrimoine
Région de Bruxelles-Capitale

Septembre 2017 | N° 23-24

Dossier **NATURE EN VILLE**

BRUXELLES PATRIMOINES

Numéro spécial

Journées du Patrimoine
Région de Bruxelles-Capitale

Septembre 2017 | N° 23-24

Dossier NATURE EN VILLE

BRUXELLES PATRIMOINES



Image de couverture

Parc des Étangs, Anderlecht
(É. Stoller, 2017 © SPRB).

LE DÉVELOPPEMENT DE L'HORTICULTURE À BRUXELLES

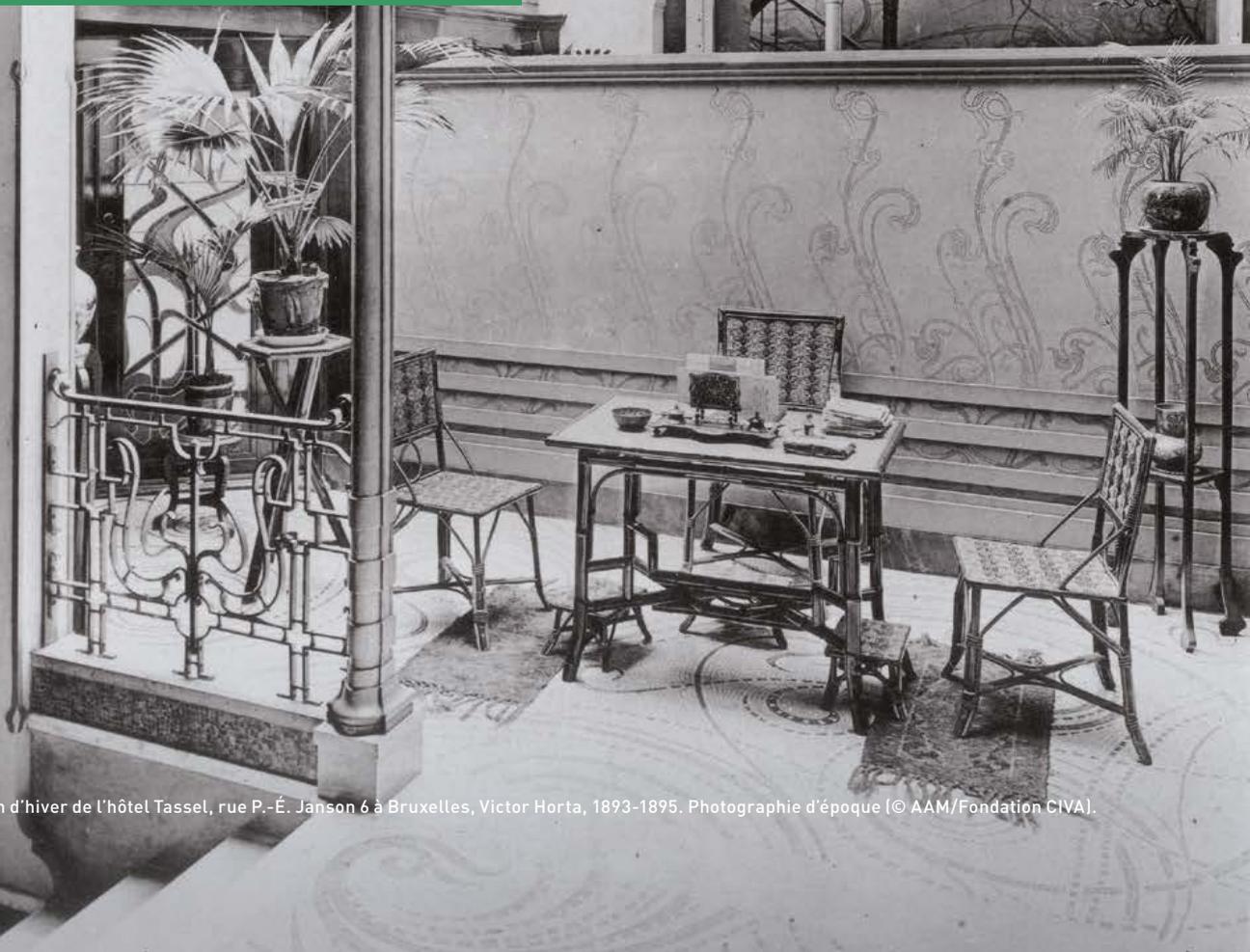
L'ENGOUEMENT POUR LES PLANTES D'INTÉRIEUR AU XIX^e SIÈCLE

ERIC HENNAUT

HISTORIEN DE L'ART FONDATION CIVA / UNIVERSITÉ
LIBRE DE BRUXELLES

DENIS DIAGRE-VANDERPELEN

JARDIN BOTANIQUE DE MEISE / UNIVERSITÉ LIBRE
DE BRUXELLES



Jardin d'hiver de l'hôtel Tassel, rue P.-É. Janson 6 à Bruxelles, Victor Horta, 1893-1895. Photographie d'époque (© AAM/Fondation CIVA).

LES PREMIÈRES DÉCENNIES DU XIX^E SIÈCLE VOIENT NAÎTRE, PARMIS L'ÉLITE SOCIALE, À BRUXELLES COMME AILLEURS, UNE PASSION POUR L'HORTICULTURE ET LES PLANTES EXOTIQUES EN PARTICULIER. DIVERSES ASSOCIATIONS VOIENT LE JOUR, DES GRAINES ET DES PLANTES SONT ÉCHANGÉES, DES CATALOGUES ET DES REVUES SPÉCIALISÉES SONT PUBLIÉS, DES EXPOSITIONS ET DES CONCOURS SONT ORGANISÉS, LES PREMIERS NÉGOCIANTS EN PLANTES ET LES AVENTURIERS QUI PARCOURENT LE MONDE EN QUÊTE DE RARETÉS FONT DES AFFAIRES EN OR. Parallèlement à l'ouverture de parcs et de jardins publics, de squares et de promenades dans le tissu urbain, les plantes trouvent également une place dans l'intérieur des habitations et des bâtiments publics. Mieux, ces derniers sont dotés de jardins d'hiver et de vérandas, de coupoles et de puits de lumière afin de conserver les plantes dans des conditions optimales. Cet article offre un bel aperçu de cette tendance, au carrefour du romantisme et de l'hygiénisme.

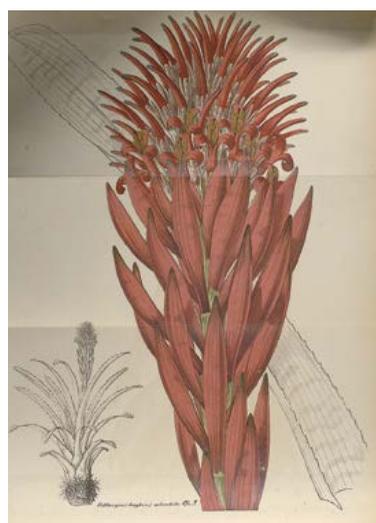


Fig. 1a à 1c

Trois exemples de plantes dédiées à des personnalités bruxelloises : 1a) *Maelenia paradoxa*, orchidée collectée par G. Crabbe et A. Deyrolle au Brésil, rappelle le nom des frères Vandermaelen, très actifs sur les scènes scientifique et horticole bruxelloises ; 1b) *Rogiera amœna*, nommée en l'honneur de Charles Latour Rogier, Ministre de l'Intérieur, promoteur de l'agriculture et de l'horticulture ; 1c) *Billbergia jongheana splendida*, ainsi nommée en l'honneur de l'horticulteur bruxellois J. De Jonghe, qui finança plusieurs expéditions de collecte au Brésil, vers le milieu du XIX^e siècle. Chromolithographies (Propriété de l'État belge, en prêt permanent à l'Agence Jardin botanique Meise)

Queteletia, *Maelenia*, *Galeottia*... ou encore *Laelia jongheana*, ou *Discorea dejantiana*, autant de noms de genres ou d'espèces végétales qui, l'air de rien, honorent des Bruxellois actifs, à un titre ou à un autre, sur la grande scène horticole

de la capitale belge, au XIX^e siècle¹ (fig. 1a à 1c). Car, quoique sa rivale gantoise l'ait indubitablement coiffée, la capitale s'est, le temps de quelques décennies, illustrée sur le terrain de la passion et de la culture des plantes...

L'HORTICULTURE BRUXELLOISE AU XIX^E SIÈCLE

Tout commence en 1822, dans cette ville qui n'est encore que la capitale en second du royaume des Pays-Bas. Cette année-là, en effet,



Fig. 2

Le Jardin botanique de Bruxelles, haut lieu de l'horticulture bruxelloise... mais aussi cause de l'atmosphère délétère qui y régna, durant des décennies. Sa reprise par l'État, en 1870, devait mettre un terme à cette situation (coll. D. Diagre-Vanderpelen).

se constitue la Société (bientôt « royale ») de Flore de Bruxelles. Si, certes, elle prétend procéder d'une confrérie Sainte-Dorothée, fondée vers 1660, qui fleurissait un autel dédié à cette sainte dans l'église de la Chapelle et qui fut supprimée sous l'empereur Joseph II, la revendication de cet antique enracinement n'aurait eu pour fonction que de conférer une respectabilité historique à la nouvelle association. Ses principaux animateurs appartiennent alors aux élites sociales: ils sont nobles ou riches bourgeois. Ils se sont toutefois entourés de professionnels locaux de l'horticulture, confinés dans un statut secondaire, certes, mais indispensables pour l'heureux déroulement des activités de la société. Celle-ci, en effet, a pour objet principal l'organisation d'expositions florales, à l'image de ce que faisait la Société d'Agriculture et de Botanique de Gand, fondée en 1808.

En 1826, un nouvel acteur fait son apparition dans la ville: la Société

royale d'Horticulture des Pays-Bas. Cette société par actions constitue le socle financier du Jardin botanique de Bruxelles, qu'elle inaugure en 1829 (fig. 2). Subventionnée par l'État et la Ville, ses prétentions scientifiques – jamais honorées – cachent mal la nature commerciale du Jardin botanique ou, en tout cas, l'urgence de la développer qui s'impose vite à lui. On y vendra – les premiers catalogues datent d'avant 1830 – des plantes, graines, bulbes... Ces activités vénales pèsent lourdement sur le climat horticole bruxellois, on le verra bientôt.

C'est encore avant les journées de septembre 1830 que la première revue horticole de la capitale voit le jour – le *Sertum Botanicum* (1828-1832), dont le luxe désigne le public visé par les 600 planches coloriées qu'il comptera – et que se déroulent les premières joutes florales dans le cadre du Jardin botanique. Comme la plupart des villes européennes de quelque importance,

Bruxelles est donc bien touchée par la passion des fleurs, une passion qui va gagner en importance...

FLORE DANS LA CAPITALE DE LA NOUVELLE BELGIQUE

Pour que scène horticole il y ait, il faut: une offre et une demande, des médias, une sociabilité assurée par des associations et des événements... Bruxelles ne manquera de rien. Au contraire et, peut-être, dans une certaine mesure, pour son malheur.

Logiquement, la capitale du nouvel état concentre pouvoirs, argent et élites: parlementaires, commerçants, diplomates, banquiers, avocats, décideurs en tous genres... Sociologiquement, donc, tout concourt à l'établissement d'un marché bruxellois du luxe, marché dont les plantes font partie. Le Jardin botanique – futur Jardin botanique de l'État belge, à partir de 1870 – en profite sans rete-

nue. Mais il n'est pas le seul, apparemment, car, dès 1835, une bonne quinzaine d'horticulteurs et autres marchands de fleurs et légumes de Bruxelles et des environs se plaignent de ses activités commerciales, déloyales, maugrée-t-on, du fait des subventions que les pouvoirs publics lui octroient.

La fondation des associations, quant à elles, accompagne la domination de la société par la bourgeoisie, dont les rêves, valeurs, espoirs lui servent de guides, désormais. Ces lieux de sociabilité – tous objets confondus – constituent rapidement un maillage serré dont, dans la capitale et ses faubourgs, feront partie, outre le Jardin botanique et le Zoo de Bruxelles, tous deux constitués en sociétés commerciales, la Société royale de Flore (SRF), la Société royale linnéenne (SRL-1835), la Société d'Horticulture et d'Agriculture de Laeken (1857),



Fig. 3

Alphonse Balat, décoration du Marché de la Madeleine, rue Duquesnoy à Bruxelles, pour la fête du Cercle artistique et littéraire le 26 septembre 1848. Galerie du pourtour du rez-de-chaussée. Dessin et lithographie de Stroobant, figures par Huart. Extrait de DERO-BECKER, *Souvenirs de la Fête donné le 26 septembre 1848 par le Cercle artistique et littéraire [...]*, Bruxelles, 1849 [© KBR Cabinet des Estampes].

la Société des Conférences agricoles et horticoles d'Ixelles (1862), la Société d'Horticulture et d'Agriculture de Schaerbeek (1878), auxquelles s'ajouteront, avec le temps, des associations à Uccle, Saint-Gilles, Etterbeek... L'éclosion de telles sociétés dans les faubourgs témoigne du mouvement centrifuge des élites, qui investissent progressivement les pourtours du Pentagone, dès avant le milieu du XIX^e siècle, pour y vivre ou pour y établir des «campagnes», souvent dotées de serres.

Comprendre la passion des élites sociales pour les plantes –notamment exotiques– nécessite de percevoir que l'horticulture pousse en un lieu où se croisent signes extérieurs de richesse et signes de richesse intérieure. Une serre est alors, en effet, cet «Eden» où se déploient les représentants végétaux les plus exubérants de la «Création» –qui donne à contempler le génie du «Créateur», donc... mais également un lieu où s'étale la réussite d'un notable qui peut dépenser jusqu'à l'équivalent de plusieurs centaines de jours de travail d'un jardinier, pour un cactus ou une orchidée. Fertile carrefour, en effet, si l'on en juge par le nombre des producteurs et importateurs de plantes, plus ou moins professionnels, qui, durant quelques décennies, animeront la vie horticole bruxelloise et alimenteront les serres des nantis. En outre, on attribue alors à la culture des fleurs, fût-ce sur quelques mètres carrés, des vertus moralisantes dont la classe ouvrière, dit-on, tire profit. On espère même la victoire finale du jardin sur le cabaret...

Qui sont les producteurs de la capitale ? Si l'on s'en tient aux plus importants –ceux qui dépêchent des collecteurs sur d'autres conti-

nents, à leurs frais, et qui dominent les concours, de ce fait – on doit commencer par l'Établissement géographique de Bruxelles (EGB à Molenbeek-Saint-Jean), fondé en 1830. Haut lieu scientifique de la capitale, cet établissement privé n'est pas à proprement parler commercial, mais on y vend parfois des plantes. Le premier, il a envoyé des collecteurs à l'étranger –d'abord au Brésil, entre 1832 et 1834. À cette même époque, Louis Van Houtte (1810-1876) foule les mêmes espaces pour un riche amateur bruxellois et le Jardin botanique, avant d'être appelé à la direction commerciale de ce dernier, en 1836. Grâce à son réseau sud-américain, il y importe de somptueuses et onéreuses orchidées, et en fait un établissement momentanément réputé dans ce domaine. Il quitte ce poste en 1838 et s'installe à Gand pour devenir l'un des plus célèbres horticulteurs du monde. Henri Galeotti (1814-1858), lui, s'installe rue de la Limite (Saint-Josse-ten-Noode), au retour d'une mission scientifique au Mexique pour l'EGB, également. Galeotti s'imposera comme un spécialiste des cactées, mais –sans doute victime de la crise économique de la fin des années 1840– liquidera sa maison d'horticulture pour prendre la direction du Jardin botanique, de 1853 à 1858. C'est également à ce moment-là que Jean De Jonghe (1802-1876), dont l'entreprise fut un temps située rue des Visitandines, puis à Saint-Gilles, jette l'éponge : ses collecteurs, dont Joseph Libon (1821-1861), lui envoyaient des plantes du Brésil lorsque, vers le milieu des années 1850, il finit par se rabattre sur les arbres fruitiers, sa première occupation. Mais, le plus puissant, le plus brillant des horticulteurs de la place –et un des plus connus de la planète – ce sera Jean Linden (1817-1898), qui dirigera à la fois de gigantesques serres commerciales sur

le plateau qui domine l'actuel parc Léopold, et le Zoo de Bruxelles, sis dans le parc lui-même. Ancien collecteur en Amérique latine, lui aussi, il contribue plus que quiconque à la splendeur de la scène horticole bruxelloise. Linden rehausse de nombreuses expositions de sa présence, à Bruxelles et ailleurs, y compris à l'étranger, dominant les catégories les plus convoitées («plantes nouvellement importées», notamment). Il fait également partie des fondateurs de l'Orchidéenne (1888), association bruxelloise vouée à la culture des Orchidacées. À côté de ces grands noms, il y a la troupe des horticulteurs de second rang, parfois maraîchers, aussi, qui fournissent l'armée des bouquetières et autres détaillants qui exercent sur la Grand-Place puis, également, au marché de la Madeleine (fig. 3).

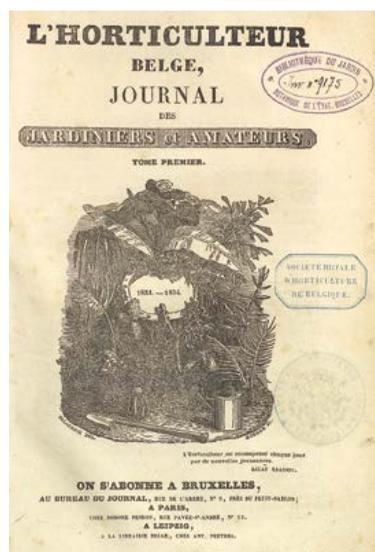


Fig. 4

En 1833, Louis Van Houtte édite, à Bruxelles, le premier numéro de *L'Horticulteur Belge*. Il ne paraîtra que jusqu'en 1838. D'autres périodiques lui succéderont dans la capitale. *L'Horticulteur Belge* indique que le marché de la plante décorative est déjà bien en place (Propriété de l'État belge, en prêt permanent à l'Agence Jardin botanique Meise).

Il nous reste à évoquer les médias. Après le *Sertum Botanicum*, c'est à Bruxelles qu'on éditera *L'Horticulteur belge* (fig. 4), l'espace de quelques années (1833-1838), puis le *Journal d'Horticulture pratique de la Belgique* (qui démarre en 1843-1844 et que Galeotti dirige durant plusieurs années), *l'Illustration Horticole* (1869-1896), de Linden, tout comme *Pescatorea* (1854-1860?), *l'Hortus Lindenianus* (1859-1860) et plusieurs autres titres, d'ailleurs... En 1906, un nouveau titre bruxellois voit le jour: *La Tribune horticole* (1906-1940). Ces périodiques et leurs équivalents dans les autres villes du royaume, ne sont parfois que des moyens luxueux mis en œuvre par les grands horticulteurs pour faire connaître les nouveautés que leurs collecteurs leur ont communiquées ou celles qu'ils ont obtenues par sélection ou échange avec des confrères. Quoi qu'il en soit, les marqueurs du dynamisme horticole de la capitale ne manquent pas.

RICHES HEURES ET MALHEURS

Bruxelles ne manquait donc de rien pour connaître une vie horticole trépidante... et elle exista bien, quoi qu'on puisse en penser, aujourd'hui. Le nombre des adhérents aux sociétés horticoles locales en dit long, en effet. À la Société linnéenne, dont la première exposition se tient en 1843, on compte, cinq ans plus tard, 93 membres titulaires, seulement. Vingt ans après, ce nombre est passé à 1.000! Quant à la Société de Flore, elle peine à dépasser la centaine de membres (effectifs) en 1839, mais flirte également avec le millier, en 1866. Rappelons encore que les sociétés des faubourgs ont également vu le jour, durant ces décennies. Parler d'une forme d'engouement n'est donc pas exagéré.

Qui sont ces membres, ou plutôt, quelle typologie en dresse-t-on à l'époque? Laissons, avec certaines réserves, toutefois, la *Voix du Peuple*², par la plume de Jean de Bruxelles, nous les dépeindre, à l'occasion d'un article relatif à la grande exposition internationale que la SRF avait organisée, en 1864. Il les divise en deux grandes catégories. D'abord, ceux qui exposent pour l'argent, soit «tous ceux qui vivent du commerce des plantes». «À eux la palme»: ils couvent des richesses dans leurs serres et les présentent quand «ils sont sûrs du triomphe, car pour eux la médaille n'est pas un vain honneur, c'est une réclame, c'est une enseigne, c'est une occasion de débiter leur marchandise». Ensuite, il y aurait ceux qui exposent pour l'honneur: «tous les amateurs», «au cœur tendre», qui ont une serre et qui se laissent persuader par leur jardinier d'acheter des plantes pour concourir et gagner une médaille. Des sous-espèces en existent. Parmi elles, on compte «l'amateur savant», qui se tient au courant de la littérature botanique et va acheter une plante nouvelle, à Gand – une remarque qui suggère combien Bruxelles serait déjà distancée par la ville flamande, à cette époque –, pour faire parler de lui. Le journaliste d'ajouter, narquois: «presque tous les amateurs de cette catégorie ont un gros ventre et des lunettes». Par ailleurs, – autre sous-espèce – il y a «l'amateur pratique», celui qui «tripote lui-même de ses blanches mains, de concert avec un demi-jardinier ou avec un quart de jardinier, les plantes de sa petite serre». Il dépose, rempote infiniment et suppute, à table avec son épouse, ses chances de gagner une médaille. Il voisine avec les «amateurs blasés» – «ceux-là laissent faire leurs jardiniers à leur guise» et restent assez indifférents aux succès ou insuccès de leurs



Fig. 5

Salle des fêtes de la Société de la Grande Harmonie à Bruxelles, bal paré et travesti, 1887. Dessin de Bulens. Extrait de *Le Globe illustré*, vol. II, n° 27, 3 avril 1887, p. 315 (© KBR Salle Lecture générale).

collections aux concours –et avec «l’amateur véritable». De ce dernier, le journaliste assure : «il y en a peu dans ce genre, c’est celui qu’une longue pratique a initié aux secrets et aux ficelles du métier». La plume aigre-douce livre finalement une analyse qui lie prospérité bruxelloise, mentalités et horticulture : «Mais il y a un fait frappant et qui est un signe de l’aisance publique et de la douceur des mœurs, c’est l’immense expansion du goût des fleurs. Parcourez les nouveaux quartiers de la capitale, il n’est pas de rues où vous ne trouverez plusieurs fenêtres garnies de belles fleurs ; ainsi, ce goût s’est tellement répandu, qu’il a même gagné les journalistes, car dimanche, à mon insu et sans m’en apercevoir, je me suis retrouvé emmené à la porte du Jardin botanique.»

Et pourtant, que de plaintes, que de craintes et d’angoisses cachent ces chiffres et ces mots ! Que de complexes et de divisions, aussi ! Crucial, dans les problèmes que connaît la scène bruxelloise, il y a d’abord l’interminable différend, déjà évoqué, entre l’horticulture

professionnelle locale et le Jardin botanique. Ce dernier rehaussant la capitale de sa présence, et théoriquement voué à la recherche et à l’enseignement, aussi, est subventionné par les pouvoirs publics... mais ne voue guère ses énergies qu’au commerce de plantes, concurrençant les horticulteurs des environs. Leur haine est palpable et gâche, des décennies durant, le cli-

mat horticole bruxellois. Ensuite, et corrélativement, puisque le Jardin botanique est boudé par les pépiniéristes locaux, il y a le manque chronique de lieu convenable pour accueillir les expositions. De manière surprenante, la concurrence entre elles prend également la tournure d’un problème urticant. Dans la seconde moitié du siècle, ces événements sont devenus si nombreux qu’ils nécessitent des négociations entre les sociétés, qui se chamaillent pour obtenir les meilleures dates ! Finalement, les sources évoquent parfois un défaut de... dynamisme des Bruxellois, mollesse qui ferait de leur ville un centre horticole secondaire, largement coiffé par Gand, on le sait.

Brosser la vie horticole de la capitale belge ne peut se concevoir sans évoquer rapidement les voies différentes qu’empruntent les deux plus vénérables sociétés bruxelloises –l’élitaire *Flore* et la «démocratique» *Linnéenne*, essaimage de la première. La fracture sociologique aurait provoqué, en effet, une rupture philosophique, visible jusque dans la nature de leurs



Fig. 6

Jardin d’hiver de l’Institut chirurgical du docteur Verhoogen, rue Marie-Thérèse 98 à Saint-Josse-ten-Noode. Carte postale ancienne (© AAM/Fondation CIVA).



Fig. 7

Serre-chapelle dans les serres royales de Laeken, Alphonse Balat vers 1895. L'intérieur est dominé par un *Livistona australis* de plus de 20 m de haut. Extrait de DE BOSSCHERE, Ch., *Les Serres royales de Laeken*, Bruxelles et Paris, 1920 (© Fondation CIVA Département JPEU).

expositions. *Flore* organise des expositions et concours somptueux, axés avant tout sur les beautés florales et les plantes extraordinaires. La *Linnéenne*, en revanche, a une vocation plus pratique et plus scientifique : ses concours comprennent d'emblée des catégories vouées aux productions maraîchères et fruitières, outre les classiques « plantes nouvelles », rares, etc. D'ailleurs, la *Linnéenne* trouvera momentanément asile à l'EGB des frères Vandermaelen et même dans les locaux de l'Université de Bruxelles, ce qui la domicilie philosophiquement. Ceci dit, un rapprochement entre les deux sociétés se fera progressivement, à la fin du XIX^e siècle, et débouchera, en 1935, sur la fusion des deux structures.

Au total, s'il reste que Gand est, dès le début du XIX^e siècle, l'épicentre de l'activité horticole nationale, Bruxelles, parce qu'elle est la capitale et que les pouvoirs et l'argent s'y concentrent, connaît également une riche activité, dans ce domaine. Revues, sociétés, concours, grandes maisons d'horticulture, jardin botanique

et serres de particuliers... s'y sont donnés rendez-vous, en effet, et accompagnent même la migration périurbaine des élites. Il n'est même pas exclu que la scène bruxelloise, constituée d'une myriade de sociétés, finisse par être saturée d'événements horticoles et que cette situation provoque une forme de lassitude ou, au moins, une déperdition d'énergie...

DES BÂTIMENTS ET DES PLANTES

Le XIX^e siècle voit les plantes en pot s'installer progressivement à l'intérieur des bâtiments privés et publics dont elles vont modifier, de manière parfois radicale, la perception et l'esthétique. Jusqu'alors, sauf dans quelques cas particuliers, seules les fleurs coupées avaient été chargées de dialoguer, sous une forme éphémère, avec les éléments de décor et le mobilier. Cette évolution, rendue possible par l'essor spectaculaire de l'horticulture, touche l'ensemble des pays occidentaux avec des différences

sensibles selon les régions³. Elle constitue le pendant exact du mouvement qui donne une place de plus en plus déterminante à la végétation dans la conception urbanistique de la ville. Les grands parcs urbains, les jardins publics et squares de quartier, les boulevards et avenues bordés d'arbres, les terre-pleins gazonnés ponctués de corbeilles, les édifices de divertissement envahis de palmiers, les jardins d'hiver et les vérandas, les salons, salles à manger ou vestibules décorés d'essences diverses, les fleurs qui agrémentent les toilettes féminines ou les boutons, multiplient les occasions de confronter le citadin au monde végétal, alors que la campagne et la véritable nature sauvage s'éloignent à un rythme rapide des villes tentaculaires. Nourri en même temps par la tradition romantique et par les théories hygiénistes, un très large consensus existe pour penser que cette « troisième nature » urbaine, si artificielle soit-elle, constitue un élément essentiel pour la santé morale et physique de l'homme moderne.

L'une des rares réticences suscitées par l'envahissement horticole de l'architecture touche le parfum des fleurs qui fait l'objet de mises en garde sévères : « parmi les fleurs que l'on cultive ordinairement dans les salons ou les boudoirs, il en est qui exhalent des odeurs qui sont d'autant plus malsaines qu'elles sont plus fortes ou plus aromatiques. Nous ne connaissons rien de plus pernicieux que les émanations de ces fleurs ; elles charment, elles enivrent par leurs parfums délicieux mais trompeurs, et finissent par troubler et affaiblir le système nerveux. Combien de belles dames, constamment renfermées dans leur salon ou dans leur boudoir, orné de fleurs odorantes, qui arrivent à cet état voisin du somnambulisme, ou à cet état d'irritation constitution-

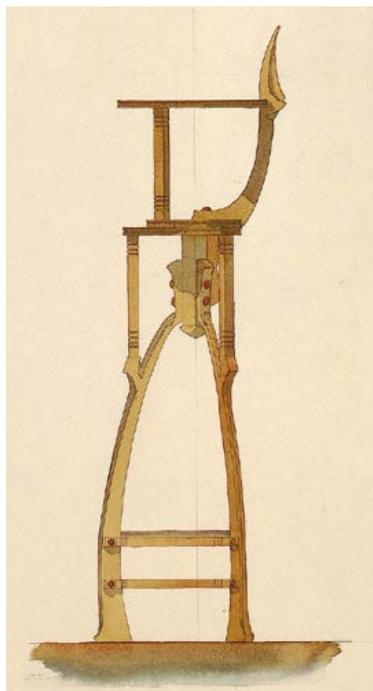


Fig. 8

Projet par Paul Hankar de support de palmier pour le salon d'honneur de l'Exposition congolaise à Tervueren en 1897 (© MRAH-AAM/Fondation CIVA).



Fig. 9

Jardin d'hiver du *Théâtre de la Bourse* à Bruxelles, Alban Chambon, 1885 (© AAM/Fondation CIVA).

nel que l'on est convenu d'appeler vulgairement "état nerveux" et qui n'a d'autre cause, le plus souvent, que l'action continue sur l'organisme d'un air imprégné de substances odorantes». Parmi les fleurs «particulièrement dangereuses», se retrouvent les narcisses, les jacinthes, les tubéreuses, les résédas, les orangers et les citronniers, les héliotropes, les lys et les roses⁴.

Constructions emblématiques de l'emprise de l'homme sur la flore, les serres constituent un point de repère incontournable et omniprésent pour le développement des plantes d'intérieur. C'est d'elles que proviennent la plupart des espèces utilisées dans les bâtiments; c'est ensuite vers elles que retourneront, pour une période d'entretien variable, les sujets affaiblis par un séjour dans des pièces à l'éclairage insuffisant, mal aérées, trop ou trop peu chauffées, polluées par

les gaz d'éclairage et la poussière; c'est la serre qui définit les conditions de culture idéales des plantes employées; c'est enfin des serres que sont issues, de manière plus ou moins explicite, les nouvelles typologies architecturales qui vont contribuer à introduire la végétation dans un nombre toujours plus important d'édifices privés et publics: jardin d'hiver, véranda, puits de lumière, lanterneau, verrière...

À côté de serres indépendantes, l'hôtel particulier ou la résidence suburbaine comportent souvent un jardin d'hiver dont la structure de verre et de fer se greffe sur l'édifice en maçonnerie. Conçu en général comme une annexe au salon, il peut aussi longer l'une des façades ou prendre la forme d'une galerie qui relie deux corps de bâtiments. Dans la maison bourgeoise traditionnelle entre mitoyens, le

thème du jardin d'hiver se matérialise dans la véranda, pièce largement vitrée tournée vers le jardin qui prolonge l'enfilade du salon et de la salle à manger. Le jardin d'hiver et la véranda servent en général à mettre en valeur les essences les plus spectaculaires, les plus précieuses ou les plus délicates, mais l'usage des plantes rayonne assez vite dans la plupart des pièces de l'habitat: salon, salle à manger, vestibule, hall, antichambre, escalier, galerie, bibliothèque, boudoir, bureau... (voir page 46).

Lieux de séduction particulièrement sensibles à la mode et à l'exotisme, les édifices consacrés aux loisirs –salle de bal, théâtre, restaurant, café, casino– incorporent à leur tour un monde végétal parfois foisonnant (fig. 5 et plus loin fig. 9). On le retrouve, de manière plus discrète et probablement moins permanente, dans certains édifices

publics comme les maisons communales. Les plantes deviennent également le complément habituel des grandes expositions éphémères chères au XIX^e siècle. L'ampleur des espaces disponibles (halle, marché couvert) conduit parfois à des compositions monumentales proches de celles des jardins avec rocailles, statues, bassins, cascades et fontaines (voir fig. 3). La végétation s'introduit aussi dans le domaine médical où certains établissements possèdent un jardin d'hiver ou une galerie vitrée pour les convalescents (fig. 6).

Globalement, on l'a vu, l'Église est favorable à la diffusion des essences exotiques et encourage la culture des plantes « qui tend à élever l'âme vers l'Auteur de tout ce qui existe »⁵. En suivant leurs traditions et leurs usages spécifiques, les édifices liés au monde catholique, lieux de culte, couvents, établissements scolaires, ne restent pas à l'écart du mouvement de végétalisation des intérieurs. La réalisation la plus étonnante dans ce domaine est probablement la Serre-chapelle ou Église de fer qu'Alphonse Balat conçoit au début des années 1890 pour Léopold II dans le complexe des serres royales du château de Laeken (fig. 7). La troublante ambiguïté entre intérieur et extérieur, entre espace architectural et espace naturel, qui traverse l'ensemble du XIX^e siècle, s'y incarne de manière exemplaire.

OUÛ ET COMMENT PLACER LES PLANTES

Le végétal occupe l'architecture selon des modalités diverses. Au début du XIX^e siècle, on assiste d'abord à l'essor de la jardinière d'intérieur, meuble sur pied supportant une caisse peu profonde, souvent doublée d'un bac en métal, ser-

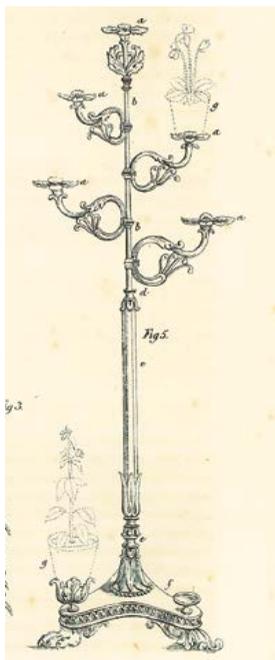


Fig. 10
Girandole en métal pour pots de fleurs dans les appartements. Extrait de *L'Horticulteur Belge*, octobre 1836, p. 325, fig. 5 (Propriété de l'État belge, en prêt permanent à l'Agence Jardin botanique Meise).

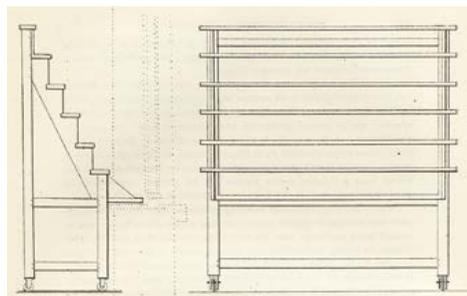


Fig. 11
Étagère sur roulettes pour plantes d'appartement pouvant porter une centaine de pots. Extrait des *Annales de la Société royale d'agriculture et de botanique de Gand*, 1845, n° 8, p. 335 (© Fondation CIVA Département JPEU).



Fig. 12
Vase à pied en fonte à double fond pour plantes d'intérieur. Il comporte notamment un petit palmier et des *Isoplepis*. Extrait de la *Revue de l'horticulture belge et étrangère*, 1878, n° 7, fig. 23, p. 165 (© Fondation CIVA Département JPEU).

vant à contenir des plantes. Situées en général à la hauteur d'une table, elles ponctuent les pièces de larges masses végétales, habituellement très colorées grâce à la présence importante de fleurs. Plus tard, tandis que les plantes exotiques à feuillage décoratif gagnent les faveurs du public, se développe l'usage de supports de hauteurs variées –piédestal, sellette, colonnette, gaine– permettant de réaliser des compositions étagées qui se déploient de manière plus complexe dans l'espace intérieur. Les créateurs de mobilier leur donnent souvent des formes très soignées, tel Victor Horta qui conçoit d'élégantes sellettes Art nouveau (voir p. 46), ou Paul Hankar qui dessine un modèle de support de palmier

particulièrement original pour l'Exposition congolaise à Tervueren en 1897 (fig. 8). Ils peuvent atteindre des dimensions considérables comme les sellettes de plusieurs mètres de haut qu'Alban Chambon place dans le jardin d'hiver du théâtre de la Bourse (1885) (fig. 9).

Au fil des années, les revues proposent des modèles spécialisés dont la fortune reste à étudier. En 1836, *L'Horticulteur belge* présente une girandole en métal destinée à soutenir des pots de fleurs qui «pare d'une manière tout à la fois riche et agréable les antichambres, les vestibules, les paliers, etc.»⁶ (fig. 10). Un article, publié en 1845 dans les *Annales de la Société royale d'agriculture et d'horticulture de*



Fig. 13
 Vue de la rue du Chien Marin à Bruxelles, Jacques Carabain, 1897. Crayon et aquarelle sur papier (© MVB).

Gand, conseille une étagère à gradins sur roulettes, capable de porter une centaine de pots de fleurs, que l'on rapproche ou éloigne de la fenêtre selon les saisons; la partie inférieure peut être consacrée à une serre miniature remplie de fougères exotiques, de plantes grasses, de cactées, voire d'ananas⁷ (fig. 11). En 1878, la *Revue de l'Horticulture belge et étrangère* recommande un vase à pied en fonte à double fond muni d'une grille en zinc perforé qui laisse l'eau s'écouler dans le pied; il est possible de transporter sa coupe mobile à l'extérieur pour aérer, arroser ou serinquer les plantes «sans craindre de gâter les tentures du salon ni les tapisseries de la chambre»⁸ (fig. 12). Dans les parties hautes des pièces, la présence végétale est assurée par des corbeilles suspendues ou accrochées aux parois, particulièrement dans les lieux de passage comme les porches, vestibules, galeries, salles d'exposition ou de bal. Élégantes mais d'un

entretien difficile, les suspensions de la deuxième moitié du XIX^e siècle comportent habituellement un réceptacle intérieur en zinc et un réceptacle extérieur décoratif, souvent ajouré; entre les deux, on place une couche de mousse, parfois teintée pour éviter un jaunissement précoce⁹.

L'existence de plantes en pot sur l'appui des fenêtres des habitations est attestée au moins depuis la fin du Moyen Âge. Au XIX^e siècle, il s'agit désormais d'une pratique générale, où les plantes jouent parfois le rôle de brise-vue, «servant d'écran entre les passants curieux et les personnes assises à l'intérieur»¹⁰. Tant dans les descriptions d'époque que dans l'usage, la distinction entre les parties intérieure et extérieure de l'appui est souvent imprécise. Les vues du centre de Bruxelles réalisées par le peintre Jacques Carabain entre 1894 et 1897 soulignent l'importance des jardinières extérieures garnies

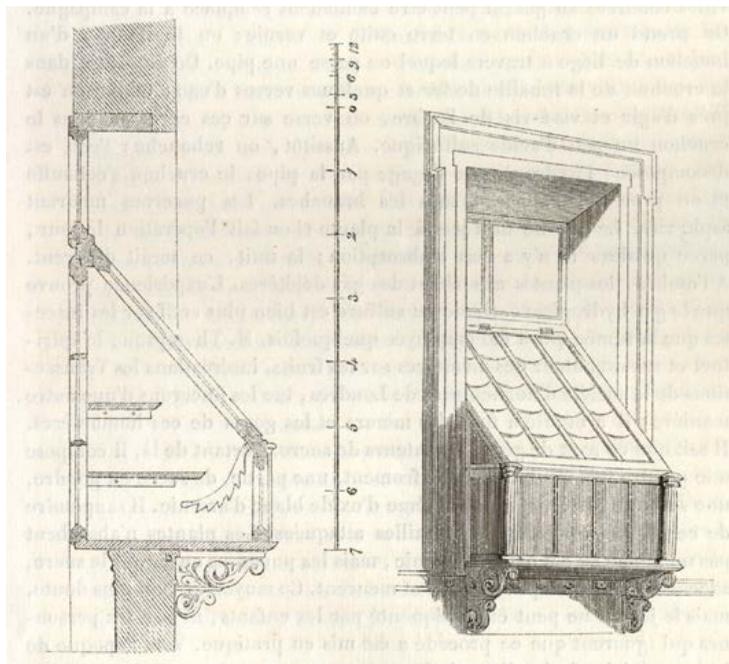


Fig. 14
 Fenêtre-serre dans la maison du colonel Bosch, rue Neuve Saint-Jacques à Gand. Extrait des *Annales de la Société royale d'agriculture et de botanique de Gand*, 1845, n° 3, p. 124 (© Fondation CIVA Département JPEU).

de plantes dans les logements modestes de la capitale; néanmoins, durant l'hiver, de nombreux pots sont probablement déplacés sur l'appui intérieur des fenêtres (fig. 13).

Dès la première moitié du XIX^e siècle, les régions au climat rigoureux (Allemagne, Autriche, Suisse, Russie...) installent souvent des plantes dans l'embrasure des fenêtres entre deux châssis vitrés. La pratique paraît avoir existé de manière assez répandue en Belgique. Après un voyage dans le pays pour participer à un jury à Gand, le chroniqueur horticole français Victor Paquet note en 1846: «On voit presque partout des fenêtres à doubles châssis entre lesquels s'élèvent en hiver de ravissantes fleurs dont jouissent tout à la fois les passants dans la rue, et les habitants des appartements»¹¹. Un article de 1845 signale qu'il en existe des exemples dans plusieurs demeures de notables

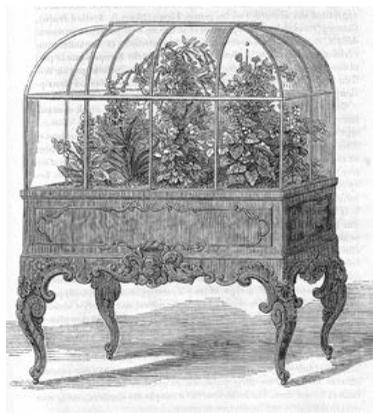


Fig. 15
Serre de salon miniature (Propriété de l'État belge, en prêt permanent à l'Agence Jardin botanique Meise).

à Bruxelles, notamment dans les maisons de MM. De Potter et Suys. Le même texte décrit de manière détaillée une structure plus complexe de fenêtre-serre réalisée dans une habitation de la rue Neuve Saint-Jacques à Gand. Soutenue par des consoles, elle possède un toit incliné en verre qui descend depuis l'imposte du châssis de la fenêtre et peut s'ouvrir par une crémaillère¹². Curieusement, cette formule, dont on ignore le succès local, sera diffusée dans la presse horticole internationale et présentée comme un dispositif typiquement belge (*Belgian window garden*) en France, en Grande-Bretagne puis aux États-Unis¹³ (fig. 14).

Les publications spécialisées rappellent régulièrement l'intérêt de la fenêtre-serre se développant en encorbellement sur la façade, qui connaît un succès considérable en Allemagne¹⁴. Plusieurs articles de la *Revue de l'Horticulture belge et étrangère* rédigés vers 1880 soulignent néanmoins qu'elle reste peu utilisée en Belgique. Dans la maison bourgeoise belge traditionnelle des dernières décennies du XIX^e siècle, la structure qui s'en rapproche le

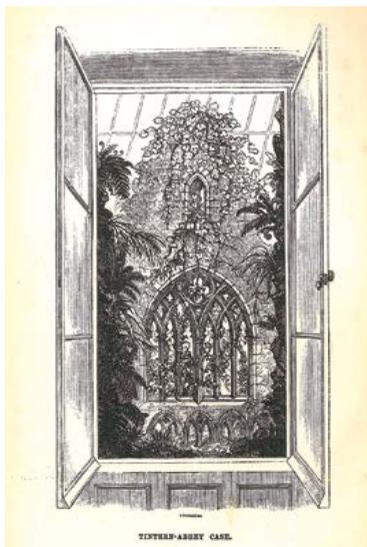


Fig. 16
Projet d'armoire serre avec ruines d'abbaye proposé par Nathaniel Bagsham Ward. Extrait de WARD, N.B., *On the Growth of Plants in Closely Glazed Cases*, London, 1852 (Propriété de l'État belge, en prêt permanent à l'Agence Jardin botanique Meise).

plus est la *bretèche* ou *logette* généralement placée devant la fenêtre centrale du premier étage. Si cette cage vitrée accrochée à la façade accueille volontiers des plantes, sa création semble pourtant rarement motivée par des raisons exclusivement horticoles. Elle correspond surtout à un développement monumental du balcon, banalisé par un usage trop courant, et à la volonté de développer une image urbaine plus pittoresque en rupture avec la monotonie des façades néoclassiques.

Dans les pièces principales de l'habitat –salon, salle à manger, fumoir, bibliothèque, bureau– des serres miniatures offrent également «un asile à des plantes de petites dimensions, à des exemplaires lilliputiens, pouvant donner une idée d'un petit jardin réduit aux plus infimes proportions»¹⁵ (fig. 15). L'idée de conserver des plantes dans un conteneur en verre fermé de manière hermétique, où l'eau



Fig. 17
Aquarium de salon pour plantes aquatiques avec partie émergée ou «aéro-aquaire» conçu par M. Warington, in *La Belgique horticole*, Liège, 1852, p. 298, pl. 49. Une partie du toit se soulève en couvercle pour nettoyer l'intérieur. On introduit dans la zone inférieure des poissons rouges, des mollusques et des annélides qui assurent la propreté de l'eau. Selon l'article d'époque, la partie émergée peut être plantée de fougères, de lycopodia, voire d'orchidées (Propriété de l'État belge, en prêt permanent à l'Agence Jardin botanique Meise).

s'évapore puis se condense sur les parois et retombe sur la terre en un cycle continu, avait été mise au point et popularisée pendant la première moitié du XIX^e siècle par un médecin londonien passionné de botanique, Nathaniel Bagsham Ward. Très vite, la célèbre caisse de Ward (*Wardian case*) révolutionne le monde horticole en offrant la possibilité de transporter les plantes vivantes pendant des voyages de plusieurs semaines. Parallèlement, le même principe (et le même nom) est utilisé pour de petites serres de salon dont le succès connaît son apogée dans l'Angleterre de l'époque victorienne. On assiste au développement d'un éventail de formules: petits modèles à poser sur un meuble, modèles avec cloche en verre, modèles-tables sur pieds, modèles à plusieurs niveaux, modèles suspendus, modèles combinant un terrarium et un aquarium... Ward suggère d'y réaliser des «tableaux vivants» qui associent des maquettes de monuments anciens à des plantes réelles¹⁶ (fig. 16). Une version chauffée est

conçue en Angleterre, la *Waltonian case*, sorte de serre chaude miniature qui trouve un écho sensible dans la presse spécialisée des États-Unis¹⁷; son succès sur le continent européen semble cependant avoir été limité.

Dans la salle à manger, la corbeille de table est encore l'occasion d'associer, sous des formes qui peuvent être extraordinairement élaborées, des plantes à feuillage décoratif, des fleurs en pot, des fleurs coupées ou des fruits.

Les plantes aquatiques ne sont pas oubliées: «il y en a qui font très bien dans les appartements, dans ces aquariums tantôt fort grands, tantôt si petits, qu'on fait bien gentiment de nos jours, et qui, remplis d'eau, de plantes et parfois aussi de poissons dorés et autres animaux aquatiques, égayent et assainissent les salons»¹⁸. Le développement du thème de l'aquarium est directement lié à la compréhension de l'écosystème associant la flore et la faune aquatiques. Dès 1852, Charles Morren rend compte des recherches réalisées dans ce domaine en Angleterre et présente un modèle d'aéro-aquaire mis au point par R. Warington, meuble qui combine un aquarium avec une partie émergée occupée par des plantes (fig. 17). Deux ans plus tard, il précise que le modèle publié a déjà été imité par plusieurs de ses lecteurs «qui ont éprouvé beaucoup d'agrément à suivre, pas à pas, cette végétation qui ne tombe pas d'ordinaire sous nos sens»¹⁹. En 1855, le Jardin botanique de Bruxelles décide d'installer, pour la première fois dans un établissement public du continent, une série d'aquarium «pour l'étude des êtres marins et des êtres d'eau douce dans leurs rapports avec les plantes aquatiques». Cette initiative a certainement stimulé l'intérêt des ama-

teurs de la capitale. L'aménagement suit l'esthétique pittoresque de l'époque: on recommande des rocaïles qui évoquent une arche de pont ou une caverne à différentes issues pour les animaux qui veulent éviter un excès de lumière; sur les pics émergés, des mousses et des fougères «dont la fraîche verdure projettera dans l'eau une teinte des plus gaïes et des plus jolies»²⁰.

Il faut en outre rappeler l'emploi fréquent de décorations végétales provisoires pour des moments privilégiés: «l'ornementation d'un jour que se permet l'opulence, qu'on accumule à grands frais la veille d'une fête, quelques heures avant le bal, et que les jardiniers décorateurs enlèvent le lendemain, comme on fait des décors d'un théâtre»²¹. Comme le montrent les représentations d'époque, le développement des plantes d'intérieur ne s'oppose pas à l'usage très important des bouquets de fleurs coupées qui assurent un rôle spécifique, esthétique, social et culturel.

..... QUELLES PLANTES POUR LES INTÉRIEURS ?

Les conditions particulières des espaces intérieurs –température, hygrométrie, éclairage, ventilation, gaz d'éclairage, poussière– imposent un nombre de plantes relativement restreint, un entretien particulièrement scrupuleux et, dans certains cas, un renouvellement assez rapide des sujets: «Il est beaucoup plus difficile de cultiver les plantes dans les appartements que dans les serres; cela se comprend: dans les appartements on s'attache précisément à éviter ce qu'on cherche à provoquer dans les serres. Dans son habitation, l'homme s'ingénie à rendre l'air qui l'entoure sain, pur et sec, et il a raison; mais il ne se doute pas le plus

souvent que ce même air si bon pour lui, ne convient pas toujours à ses chères plantes. Il est donc matériellement impossible que les plantes dans les appartements restent aussi longtemps belles et saines que dans les serres. Toutefois, grâce au bon choix des espèces, on peut diminuer le nombre des déceptions qu'on doit redouter»²².

Le début du XIX^e siècle s'attache particulièrement aux plantes à fleurs. Très prisées, les fleurs à bulbe traditionnelles –jacinthes, narcisses, crocus, tulipes– connaissent plusieurs types de mise en valeur et de culture. À côté des simples pots (pour lesquels on recommande la juxtaposition de fleurs de couleurs contrastées), «les beaux appartements et les maisons somptueuses» présentent de grandes tulipières remplies de terre, «en forme d'urnes étrusques», dont le ventre comporte jusqu'à une trentaine d'ouvertures latérales d'où jaillissent autant de jacinthes disposées sur quatre rangées superposées. Dans un article de 1850, Ch. Morren note qu'on rencontre à Bruxelles un modèle spécifique au profil de «vase Médicis» où les fleurs sortent à la fois de l'ouverture supérieure et de quatre tuyaux obliques placés dans la partie basse²³. Fréquemment, les bulbes sont aussi cultivés avec les racines plongées dans une carafe en verre remplie d'eau, suivant une formule déjà en vogue au XVIII^e siècle²⁴.

Comme dans les jardins, l'intérêt se déplace ensuite peu à peu vers les plantes exotiques à feuillage décoratif. Dans le courant des années 1850, le *Begonia rex* et les espèces proches vont susciter un véritable engouement (fig. 18). «En vérité c'est à ne pas y croire –écrit en 1860 le *Journal d'horticulture pratique de la Belgique*– et pourtant nous avons vu, nous avons admiré toutes ces merveilles, toutes ces mosaïques végétales dont l'ensemble est d'un effet saisissant;

c'est à se mettre à genoux devant ces bizarreries de la nature [...] Nous avons dit qu'en Belgique, et particulièrement à Bruxelles, les Begonia sont devenus les favoris des amateurs de cultures d'appartements, et qu'il n'est guère de maisons où l'on ne voie plusieurs espèces de Begonia disposées en groupes dans les embrasures des fenêtres. Le B. Rex y a naturellement pris sa place et s'y comporte à merveille»²⁵.

Vers 1880, les plantes d'intérieur à feuillage ornemental les plus souvent citées dans la presse belge spécialisée sont les palmiers, les ficus, les dracaenas, l'aspidistra, les aralias, les bégonias, les philodendrons, les agaves, les yuccas, les phormiums, les dieffenbachias et les fougères²⁶. Les compositions sont souvent dominées par le palmier qui, durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, apparaît comme le symbole des plantes d'intérieur. Directement associé à l'exotisme et au voyage, il s'inscrit de manière idéale dans les décors éclectiques où s'accumulent des motifs et éléments d'origines diverses, tapis d'Orient, vases et statuettes chinoises, estampes japonaises... Les palmes créent un écran diaphane, très différent de la masse compacte d'autres types de plantes, qui répond à l'organisation spatiale de l'époque aux limites déchiquetées et imprécises. Les scientifiques les plus rigoureux s'abandonnent parfois au lyrisme pour décrire ses qualités: «jouir de la vue d'un beau tableau ou d'un beau palmier –écrit le directeur du Jardin botanique de Liège, Charles Morren– c'est tout un, c'est retremper la noblesse de notre intelligence dans tout ce que Dieu et l'art ont fait de grand et de digne»²⁷. Une «liste sévère des espèces à recommander», publiée en 1877 par H. J. Van Hulle, mentionne le *Latania borbonica* ou *Livistona chinensis*, le *Rhapis flabelliformis* (fig. 19) (*Rhapis excelsa*),

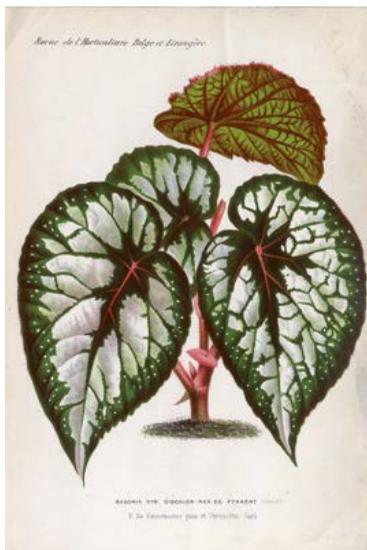


Fig. 18
Begonia *hyb. discolor* - rex Ed. Pynaert.
Chromolithographie de P. De Pannemaker.
Extrait de la *Revue de l'horticulture belge et étrangère*, 1881, vol. 7, pl. 2
(© Fondation CIVA Département JPEU).

le *Chamaerops sinensis* (*Trachycarpus fortunei*), le *Chamaerops humilis*, divers types de *Phoenix* et le *Corypha australis* (*Livistona australis*)²⁸. Moins restrictif, Oswald de Kerchove de Denterghem, auteur d'un livre de référence sur les palmiers publié en 1878, y ajoute notamment le *Chamaerops excelsa*, les jeunes cocotiers, les Kentiées et les Aréciniées²⁹. Le palmier a une place importante dans l'histoire horticole belge et bruxelloise. La grande rotonde du Jardin botanique de Bruxelles est décrite en 1845 comme «une des merveilles horticole de l'Europe par les magnifiques pieds de palmiers qui y croissent en pleine terre [...] Les hommes les plus expérimentés en botanique sont en admiration devant ces plantes magnifiques»³⁰. Dans les années 1860, la principale collection privée de Belgique, considérée comme l'une des plus importantes d'Europe, est conservée dans le domaine du duc d'Arenberg à Enghien³¹. La collection sera ensuite rachetée par Léopold II et installée à Bruxelles dans les serres du domaine royal de Laeken. Le célèbre



Fig. 19
Rhapis flabelliformis. Chromolithographie de P. De Pannemaker. Extrait de DE KERCHOVE de DENTERGHEM, O., *Les Palmiers*, Paris, 1878, pl. XXXVI (© KBR Salle Lecture générale).

établissement horticole de Jean Linden situé dans le parc Léopold à Bruxelles possède plus de 200 variétés de palmiers mises en valeur dans la nef centrale des serres³² (fig. 20).

D'un aspect proche de celui des palmiers, le *Cycas revoluta* connaît un succès un peu plus tardif. Bien qu'il puisse atteindre une taille importante avec des feuilles de plus d'un mètre de long, sa croissance très lente permet de lui donner des fonctions variées: «Les grands exemplaires, imposants et majestueux avec leurs couronnes aux frondes nombreuses et puissantes [...] conviennent parfaitement à donner un superbe cachet aux jardins d'hiver. Les exemplaires moins vigoureux ont plus d'élégance et sont fort recherchés dans les serre-salons, parce que leur culture est facile et que les plantes sont peu capricieuses. Les petits exemplaires, [...] sont aussi fort goûtés, soit pour la garniture des corbeilles destinées à servir de milieu de table, soit pour celle des jardinières, ces jardins miniatures qui viennent dans

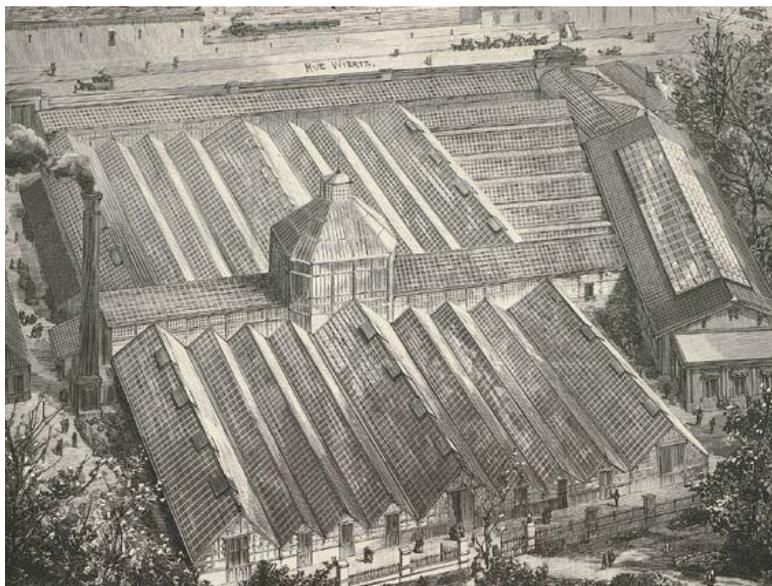


Fig. 20

Une vue de l'établissement de Jean Linden, situé sur le plateau de l'actuel parc Léopold. Les élites y défilaient pour se procurer les nouveautés dont l'ancien collecteur de plantes alimentait le marché bruxellois... et international (Propriété de l'État belge, en prêt permanent à l'Agence Jardin botanique Meise).

nos salons, égayer et charmer nos regards, en nous rappelant la beauté et la splendeur de la nature»³³. Parmi les espèces de dimensions importantes, il faut aussi mentionner l'*Araucaria excelsa* ou *heterophylla*, l'un des rares conifères utilisés comme plante d'intérieur³⁴.

Moins spectaculaire mais capable de résister aux traitements les plus négligents et de supporter les vapeurs des lampes à gaz, l'*Aspidistra elatior* connaît un succès exceptionnel dans les intérieurs de la deuxième moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, particulière-

ment dans l'Angleterre victorienne. George Orwell en fera le symbole du conformisme britannique dans son roman *Keep the Aspidistra Flying* publié en 1936. Pour une partie de ces plantes à usage permanent, on recommande des périodes régulières de «remise en forme» à l'extérieur ou en serres, «surtout si un long hiver leur a donné cet air souffreteux que presque toutes les plantes cultivées en appartement ont au printemps»³⁵.

Les corbeilles plus ou moins complexes de plantes à feuillage ornemental sont en général complétées par l'une ou l'autre plante à fleurs selon la saison. On conseille surtout les bulbes du début de l'année, jacinthes, tulipes, crocus, narcisses, scilles³⁶. Parallèlement, des plantes à fleurs en pot, élevées à l'extérieur ou en serres, sont placées à l'intérieur pendant leur période de floraison. Le choix est large et va évoluer considérablement au cours du temps: rosiers, camélias, pélargoniums, rhododendrons, azalées, fuchsias, bégonia-



Fig. 21

Stapelia marmorata et *Stapelia mutabilis*. Chromolithographie. Extrait de la *Revue de l'horticulture belge et étrangère*, 1889, pl.16 (© Fondation CIVA Département JPEU).

nias, abutilons, clivias, pétunias, achimènes, lobélies, chrysanthèmes, cyclamens, aristoloches, kalmies, héliotropes, résédas, jasmins, hellébore, campanules, verveines... auront tour à tour leur période de succès. Divers auteurs soulignent que de nombreuses orchidées «peuvent, sans périr, orner nos salons pendant toute la durée de leur floraison»³⁷. Délicate et coûteuse, l'orchidée reste cependant avant tout une plante de collection cultivée en serre ou une fleur coupée de luxe.

Durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, commence aussi à se répandre l'emploi des plantes grasses et des cactées. Elles ont la réputation de résister «assez bien au manque de soins qui est, la plupart du temps, le défaut capital de bien des amateurs». En outre, leur dimension limitée en permet l'acquisition «aux amateurs n'ayant à leur disposition qu'une petite étagère dans une chambre habitée». En 1878, un article d'E. de Duren cite parmi les plantes grasses les plus utilisées les *Crassula*, les *Rochea*, les *Mesembryanthemum* et les *Stapelia* aux étonnantes fleurs violacées en étoile à l'odeur de viande avariée³⁸ (fig. 21).

Révélatrice du nouveau rapport que la société industrielle tisse avec la nature, l'introduction permanente des plantes dans les bâtiments compte parmi les éléments originaux de l'architecture du XIX^e siècle. Souvent négligée dans l'histoire de l'art, en marge de l'histoire des jardins, elle s'avère incontournable si l'on souhaite comprendre l'évolution esthétique des intérieurs de cette période. Alors que le siècle de l'éclectisme se termine, l'environnement végétal qui s'est imposé dans presque tous les espaces de la vie bourgeoise va contribuer de manière importante à la genèse,

puis au succès rapide, de l'Art nouveau. Une profonde unité formelle et symbolique s'installe entre la conception architecturale, le mobilier et ces fragments de flore domestiquée. Une étude détaillée devrait permettre de comprendre s'il s'agit d'un véritable dialogue ou si, au contraire, le décor végétal tend alors à se substituer à la présence des plantes réelles.

SOURCES

Jardin botanique Meise, *Archives de la Société royale d'Horticulture* (1826-1870).

Archives de la Ville de Bruxelles (A.V.B.), *Archives de la Société royale linnéenne et de Flore*.

Annales de la Société royale d'agriculture et de botanique de Gand, Gand, 1845-1849. (ASRABG)

La Belgique horticole, Liège, 1851-1885. (BH)

Bulletin de la Fédération des sociétés d'horticulture de Belgique, 1861-1888.

Flore des Serres et des Jardins de l'Europe, Gand, 1845-1880.

L'Horticulteur belge, Bruxelles, 1833-1838. (HB)

Journal d'Horticulture pratique de la Belgique, Bruxelles, 1843-1861. (JHPB)

Revue de l'Horticulture belge et étrangère, Gand, 1875-1900. (RHBE)

La Tribune horticole, Bruxelles, 1906-1914.

BIBLIOGRAPHIE

DIAGRE, D., « Histoire du jardin botanique de Bruxelles (1830-1837) : des premiers soucis au désespoir, de l'idéalisme au pragmatisme de survie... », *Scientiarum Historia*, 28 (2002), 2, Bruxelles (Palais des Académies), p. 17-58.

DIAGRE, D., « La naissance du jardin botanique de la Société royale d'Horticulture des Pays-Bas : attendue et placée sous les meilleurs auspices », *Scientiarum Historia*, 28 (2002), 1, Bruxelles (Palais des Académies), p. 63-94.

DIAGRE-VANDERPELEN, D., « Michel Scheidweiler y Henri Galeotti, los padres del género Ariocarpus (Cactaceae) », *Elementos- ciencia y cultura- Universidad Autonoma de Puebla*, n° 54, julio-septiembre 2004, p. 53-60.

DIAGRE-VANDERPELEN, D., « Le Jardin botanique de Bruxelles, destinées plurielles », *Demeures Historiques et jardins*, n° 155, III- 2007, p. 2-5 (1^{re} partie); n° 156, IV- 2007, p. 28-31 (2^e partie).

DIAGRE-VANDERPELEN, D., « What did shape the Brussels Botanic Garden (1826-1912)? Botany and its numerous competitors... duels or duets? », *Studies in the History of Gardens and Designed Landscapes*, vol. 28, nrs 3 & 4, July-December 2008, University of Pennsylvania, London & Philadelphia, p. 400-413.

DIAGRE-VANDERPELEN, D., « Les naturalistes collecteurs : au service de la science... ou du commerce? Réflexions sur l'étonnant cas belge (1830-1870) », *Bulletin d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences de la Vie*, vol. 18, n° 2, Éditions Kimé, Paris, 2011, p. 131-156.

DIAGRE-VANDERPELEN, D., « Les plant-hunters belges durant le règne de Léopold 1^{er} (1831-1870) : succès et paradoxe », *Circumscribere. International Journal for the History of Science*, vol. 9, 2011, p. 78-99.

DIAGRE-VANDERPELEN, D., *Le Jardin botanique de Bruxelles, 1826-1912: Reflet de la Belgique, enfant de l'Afrique*, Académie royale de Belgique, Mémoires de la Classe des Sciences, Bruxelles, 2012.

DIAGRE-VANDERPELEN, D., [avec G. Jedwab] « Quand Bruxelles était une capitale de l'horticulture », *Hommes et Plantes. La Revue des passionnés du monde végétal*, 2014, n° 91, p. 36-45.

DIAGRE-VANDERPELEN, D., Notice biographique de Joseph Libon (1821-1860), naturaliste-collecteur, KAOV-ARSOM, Collection biographique, http://www.kaowarsom.be/fr/notices_libon_joseph

HENNAUT, E., CONDE-REIS, G., AUBRY, F., *Flora's Feast. Le motif floral dans l'Art nouveau. Het bloemmotief in de Art nouveau*, Bruxelles Développement Urbain, Bruxelles, 2015.

VAN DIEVOET, H., « Histoire de l'horticulture bruxelloise et de la banlieue de 1800 à 1875 », in *La Tribune horticole*, n° 27, octobre 1907, p. 578-582.

VERLINDEN, R., « Jean De Jonghe, de vergeten tuinbouwer uit Brussel », in *Pomologie*, 2016/1, p. 40-44.

NOTES

1. Ces taxons rappellent les personnalités suivantes : Adolphe Quetelet (1796-1874), mathématicien, astronome, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, à Bruxelles; les frères Vandermaelen qui financèrent diverses expéditions

scientifiques et fondèrent l'Établissement géographique de Bruxelles; Henri Galeotti (1814-1858), ancien explorateur et grande figure de l'horticulture bruxelloise; Jean De Jonghe (1802-1876), horticulteur bruxellois qui finança plusieurs expéditions de collecte; A. De Janti, bourgeois bruxellois actif sur la scène horticole locale.

2. DE BRUXELLES, J., « A propos de fleurs », *La Voix du Peuple*, 15 mars 1865.

3. Nous abordons ici la situation de Bruxelles et de la Belgique en utilisant essentiellement des sources locales. Pour une approche plus globale, voir particulièrement DOMEZ, L., *La grande aventure des plantes d'intérieur*, Alternatives, Paris, 2008.

4. « Floriculture d'appartement », *Journal d'Horticulture pratique de la Belgique (JHPB)*, 1860, p. 155-159; voir aussi « Culture des plantes d'appartement », *JHPB*, 1850, p. 24-27.

5. « Quelques remarques relatives à la culture générale des plantes dans les salons », *JHPB*, 1853-1854, p. 188-190.

6. *L'Horticulteur belge (HB)*, 1836, p. 323-324.

7. MOREAU, P., « Etagère nouvelle sur fil de fer », *Annales de la Société royale d'agriculture et de botanique de Gand (ASRABG)*, n° 8, août 1845, p. 333-336.

8. BURVENICH, F., « Des vases à fleurs et des garnitures de salons », *Revue de l'Horticulture belge et étrangère (RHBE)*, juillet 1878, p. 165-166.

9. BUCHETET, T., « Bouquets du jour », *RHBE*, 1875, p. 265-268.

10. RODIGAS, E., « Ornementation florale des salons », *RHBE*, mars 1880, p. 60.

11. PAQUET, V., *Almanach horticole pour 1846*, H. Cousin, Paris, 1846, p. 53.

12. M[ORRE]N, [Ch.], « Construction horticole nouvelle. Fenêtre-serre », *ASRABG*, mars 1845, p. 124-125.

13. PAQUET, V., *op. cit.*, p. 53-55. *The Gardeners' Chronicle and Agricultural Gazette*, London, 28 march 1846, p. 203. *The Horticulturist and Journal of rural art and rural taste*, Edited by A. J. Downing, Albany, vol. III, n° 9, march 1849, p. 427-430.

14. RODIGAS, E., *op. cit.*, p. 60-64.

15. *Idem*, p. 61.

16. WARD, N. B., *On the Growth of Plants in Closely Glazed Cases*, second edition, London, 1852.

17. RAND, E. S. Jr, *Flowers for the parlor and garden*, Boston, 1882.
18. VAN HULLE, H. J., «Plantes aquatiques», in *RHBE*, octobre 1881, p. 227-228.
19. MORREN, C., «Floriculture de salon. Les aéro-aquaires de M. Warington ou les cultures aéro-aquatiques des salons», in *La Belgique horticole (BH)*, t. II, 1852, p. 298-299; «Floriculture de l'eau. Les aquaires animés et cultivés», t. IV, 1854, p. 277-279; «Floriculture de salon. Aquaire et rockwork», t. VII, 1857, p. 147-149.
20. GALEOTTI, H., «Les Aquaria du Jardin botanique de Bruxelles», in *Bulletin de la Société royale d'horticulture de Belgique et du Jardin botanique de Bruxelles*, 1857, p. 13-15, 17-19, 21-23, 25-31, 33-35. DIAGRE-VANDERPELEN, D., «Pisciculture et aquariophilie bruxelloises au XIX^e siècle: esquisse d'une histoire méconnue», in *Revue du Cercle d'histoire de Bruxelles*, juin 2011, p. 10-15.
21. RODIGAS, E., *op. cit.*, p. 60.
22. VAN HULLE, H. J., «Culture des plantes d'appartement. Janvier», in *RHBE*, janvier 1877, p. 19.
23. MORREN, C., «Les jacinthes et quatre manières de les cultiver», in *Palmes et couronnes de l'horticulture de Belgique*, Liège, 1851, p. 454-463.
24. VAN HULLE, H. J., «Des jacinthes et de quelques autres plantes bulbeuses», in *RHBE*, 1875, p. 201-203.
25. «Encore quelques mots sur les *Begonia*», in *JHPB*, 1860, p. 21-24.
26. ALLARD, A., «Les serres salons», *RHBE*, mai 1877, p. 108-109; RODIGAS, E., *op. cit.*, p. 60; BURVENICH, F., «Le *Philodendron pertusum* comme plante d'appartement», in *RHBE*, mars 1878, p. 51-52.
27. Cité dans DE KERCHOVE DE DENTERGHEM, O., *Les Palmiers. Histoire iconographique - géographie - paléontologie - botanique - description - culture - emploi, etc.*, J. Rothschild, Paris, 1878, p. 300.
28. VAN HULLE, H. J., «Culture des plantes d'appartement. Février», in *RHBE*, février 1877, p. 45-46.
29. DE KERCHOVE DE DENTERGHEM, O., *Les Palmiers...*, *op. cit.*
30. M[ORRE]N, [Ch.], «Aperçu sur les palmiers dans leur rapport avec l'horticulture de Belgique», in *ASRABG*, décembre 1845, p. 489-497.
31. «Revue de l'horticulture belge», *JHPB*, 1859, p. 157-161. Une partie des palmiers provient des serres de M. Parmentier qui en possédait déjà 700 en 1835.
32. BRAUMAN, A., DEMANET, M., *Le Parc Léopold 1850-1950*, AAM Éditions, Bruxelles, 1985.
33. VAN GEERT, A. fils, «Le *Cycas revoluta*», in *RHBE*, septembre 1877, p. 198-199.
34. PYNART, E., «L'*Araucaria excelsa*», in *RHBE*, août 1878, p. 196-197.
35. VAN HULLE, H. J., «Plantes d'appartement. Avril», in *RHBE*, avril 1877, p. 91.
36. «Les oignons à fleurs», in *RHBE*, octobre 1878, p. 253.
37. Voir une liste détaillée dans DE KERCHOVE DE DENTERGHEM, O., *Le Livre des Orchidées*, Ad. Hoste, Gand / G. Masson, Paris, 1894, p. 288-295.
38. DE DUREN, E., «Les plantes grasses», in *RHBE*, décembre 1878, p. 282-283.

The development of horticulture in Brussels. The rise of houseplants in the 19th century

In the first few decades of the 19th century, among the Brussels social elite, as elsewhere, a passion arose for horticulture and for exotic plant species in particular. One new association after another sees the light of day, grains and plants are exchanged, catalogues and specialised journals appear, exhibitions and competitions are organised, and the first plant traders and adventurers who travel the world in search of curiosities rake in the cash. In parallel with the introduction of public parks and gardens, greenery and promenades in the urban fabric, plants also gain a place inside homes and public buildings. What's more, homes and public buildings start to be equipped with winter gardens and verandas, skylights and light shafts to keep the plants in the optimal conditions. This article gives a good overview of this trend in which romanticism and hygienism meet.

COLOPHON

COMITÉ DE RÉDACTION

Jean-Marc Basyn, Stéphane Demeter,
Paula Dumont, Murielle Lesecque,
Griet Meyfroots, Cecilia Paredes
et Brigitte Vander Bruggen

RÉDACTION FINALE EN FRANÇAIS

Stéphane Demeter

RÉDACTION FINALE EN NÉERLANDAIS

Paula Dumont et Griet Meyfroots

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Murielle Lesecque

COORDINATION DE L'ICONOGRAPHIE

Paula Dumont et Julie Coppens

COORDINATION DU DOSSIER

Paula Dumont

AUTEURS/COLLABORATION

RÉDACTIONNELLE

Bruno Campanella,
Anne De Bardzki-Granon,
Odile De Bruyn, Yannick Devos,
Denis Diagre, Paula Dumont,
Eric Hennaut, Valentine
Jedwab, Roger Langohr,
Catherine Leclercq, Géry Leloutre,
Isabelle Leroy, Hubert Lionnez,
Michel Louis, Cristina Marchi,
Elena Marinova, Cristiano Nicosia,
Luc Teper, threetwoshoot,
Brigitte Vander Bruggen,
Ann Voets, Luc Vrydaghs

TRADUCTION

Gitracom, Ubiquis

RELECTURE

Martine Maillard, Ann Degraeve
et le comité de rédaction

GRAPHISME

La Page sprl

CRÉATION DE LA MAQUETTE

The Crew communication sa

IMPRESSION

IPM printing

DIFFUSION ET GESTION

DES ABONNEMENTS

Cindy De Brandt,
Brigitte Vander Bruggen.
bpeb@sprb.irisnet.be

REMERCIEMENTS

Constantin Brodzki, Danielle Scherens

ÉDITEUR RESPONSABLE

Bety Waknine, Directrice générale de
Bruxelles Urbanisme et Patrimoine de
la Région de Bruxelles-Capitale,
CCN – rue du Progrès 80,
1035 Bruxelles.

Les articles sont publiés sous la
responsabilité de leur auteur. Tout
droit de reproduction, traduction
et adaptation réservé.

CONTACT

Direction des Monuments et
Sites - Cellule Sensibilisation
CCN – rue du Progrès 80, 1035 Bruxelles
<http://patrimoine.brussels>
aatl.monuments@sprb.irisnet.be

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Malgré tout le soin apporté à la
recherche des ayants droit, les éventuels
bénéficiaires n'ayant pas été contactés
sont priés de se manifester auprès de la
Direction des Monuments et des Sites
de la Région de Bruxelles-Capitale.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

AGR – Archives générales du Royaume
ARB – Académie royale de Belgique
AVB – Archives de la Ville de Bruxelles
Département JPEU – Département
Jardin, Paysage et Écosystème urbain
IRSIA – Institut pour l'Encouragement
de la Recherche scientifique dans
l'Industrie et l'Agriculture
KBR – Bibliothèque royale de Belgique
KIK-IRPA – Koninklijk Instituut voor
het Kunstpatrimonium / Institut
royal du Patrimoine artistique
MVB – Musée de la Ville de Bruxelles
MRAH – Musées royaux d'art et histoire
SPRB – Service public
régional de Bruxelles
ULB – Université libre de Bruxelles

ISSN

2034-578X

DÉPÔT LÉGAL

D/2017/6860/017

*Dit tijdschrift verschijnt ook
in het Nederlands onder de
titel «Erfgoed Brussel».*



Déjà paru dans Bruxelles Patrimoines

001 - Novembre 2011
Rentrée des classes

002 - Juin 2012
Porte de Hal

003-004 - Septembre 2012
L'art de construire

005 - Décembre 2012
L'hôtel Dewez

Hors série 2013
Le patrimoine écrit notre histoire

006-007 - Septembre 2013
Bruxelles, m'as-tu vu ?

008 - Novembre 2013
Architectures industrielles

009 - Décembre 2013
Parcs et jardins

010 - Avril 2014
Jean-Baptiste Dewin

011-012 - Septembre 2014
Histoire et mémoire

013 - Décembre 2014
Lieux de culte

014 - Avril 2015
La Forêt de Soignes

015-016 - Septembre 2015
Ateliers, usines et bureaux

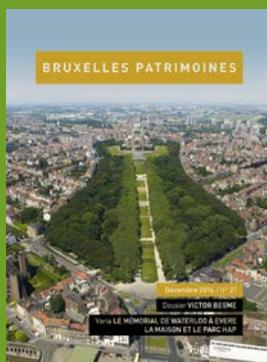
017 - Décembre 2015
Archéologie urbaine

018 - Avril 2016
Les hôtels communaux

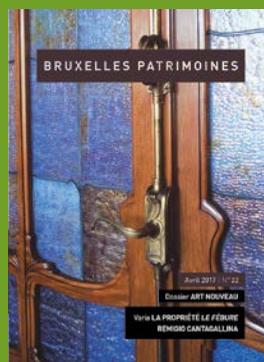
Derniers numéros



019-020 - Septembre 2016
Recyclage des styles



021 - Décembre 2016
Victor Besme



022 - Avril 2016
Art nouveau



BRUXELLES URBANISME ET PATRIMOINE
SERVICE PUBLIC RÉGIONAL DE BRUXELLES

20 €



ISBN 978-2-87584-145-2